

Présentation du livre « La frontière invisible » Violences de l'immigration d'Alice Cherki par Patrick Chemla



*L'étrangeté de ce qui ne saurait être commun est
ce qui fonde cette communauté éternellement provisoire
et toujours désertée.*

M. Blanchot La communauté inavouable

Cette citation de Blanchot se trouve placée en exergue de mon propos pour témoigner de mon embarras à parler du livre d'Alice Cherki tant j'ai le sentiment insistant d'une communauté de pensée avec elle qui va jusqu'à l'impression *unheimlich* que nombre de ses propositions et développements font partie intégrante de ma manière de penser le monde et la psychanalyse.

Et pourtant nous n'avons jamais réellement travaillé ensemble jusqu'à une date récente où, par une sorte de nécessité apparemment intérieure, la rencontre a eu lieu à Reims lors du colloque Asile, puis plus récemment pour les rencontres Entre deux rives /Exil et transmission. Si je fais résonner ces signifiants c'est que de façon troublante, ils se sont trouvés partagés, tissant les fils d'une sorte de communauté de « *passeurs de frontières* ».

Au delà des différences de génération, et donc de positionnement par rapport à la guerre d'Algérie – j'étais enfant alors qu'elle s'engageait aux côtés de F. Fanon pour soutenir la lutte de décolonisation – il y aurait un Réel partagé à l'entrecroisement du politique et de la psychanalyse.

Entendez ce partage également dans le sens paradoxal de ce qui aussi nous départage et nous divise intérieurement. Pour le dire en paraphrasant Edmond Jabes, il s'agirait de « *partager le partage* » ...

Sans doute le réel des juifs d'Algérie dans la situation coloniale nous a-t-il touchés de façon suffisamment forte, pour ne pas dire traumatique, pour qu'au-delà de la traversée analytique toujours singulière se produise une telle coïncidence de points de vue sur l'Etranger, l'étrangeté irréductible de l'Autre qui nous fait refuser l'assimilation autant que le ghetto.

Entendez toutes ces assertions comme autant de questions qui me viennent et que je vous offre en partage à la lecture du livre d'Alice. Car ce livre dessine un parcours construit comme autant de prises de position analytiques et politiques qui balisent un itinéraire subjectif tournant précisément autour de la question « *qu'est-ce qu'un sujet pris dans l'histoire?* » ou plus exactement quelles sont les conditions de possibilité des processus de subjectivation ?

Alice nous invite d'entrée de jeu à un détour rigoureux par la métapsychologie freudienne qui se trouve questionnée : l'étranger devrait-il se réduire à l'hostile extérieur au moi comme nombre de positions freudiennes pourraient nous le laisser croire ? Ne faudrait-il pas plutôt rechercher du côté de l'*unheimlich* qui maintient l'étrangeté au plus intime du sujet et trouble l'ordre binaire ami/ennemi ?

Ce qui est également remarquable , ce sont les correspondances , les lignes de recoupement qui vont ainsi se tracer entre les registres du politique et de la psychanalyse; sans que soit visée une impossible synthèse mais sans que soit escamotée non plus la difficulté d'un sujet en proie à une « *double aliénation* » (pour le dire comme Jean Oury).

L'ambition réussie de l'ouvrage , c'est de témoigner depuis cette place en nous transmettant l'implication forte pour ne pas dire passionnée d'Alice , tant dans les luttes anticoloniales qui ont marqué son histoire que dans son engagement d'analyste auprès de ses patients.

Nous sommes à mille lieues d'une posture de l'analyste impassible abrité dans une neutralité qui le mettrait hors d'atteinte, et les nombreux fragments de cure qui tissent la trame de l'ouvrage témoignent de la mobilité psychique et corporelle qu'il s'agit de mettre en acte aux entours du trauma.

Et au-delà se trouve très explicitement posé l'enjeu d'une analyse, et de la possibilité que peut y trouver un sujet de creuser l'écart de sa liberté au cœur même de sa répétition.

Enjeu d'une fin de l'analyse mais aussi de chaque tournant quand l'analysant se trouve confronté à la compulsion de répétition , et qu'il s'agit d'une certaine manière de faire jouer cet autre versant créatif de la pulsion de mort qui permet d'autres bifurcations qui vont venir contredire le circuit court vers la mort . Comme on le sait, l'enjeu est délicat et paradoxal car il s'agit aussi d'affronter des forces de destruction et de « silenciation » qui ravagent le sujet et le Collectif. Ce terme de « silenciation » est une heureuse trouvaille pour rendre compte de toutes ces forces qui tentent d'effacer toute trace du crime commis et de produire une histoire officielle et édifiante, une « histoire monumentale » qui produit des fétiches.

Et pourtant nous savons bien que le 20^e siècle a produit les totalitarismes, le nazisme et le stalinisme qu'Hanna Arendt rassemble, mais qu'il me semble important de distinguer ; car au-delà des monstruosité et des meurtres commis de part et d'autre , le nazisme se distingue par son projet délirant d'attaque contre « l'espèce humaine » (Robert Antelme) et sa volonté explicite d'élimination de toute trace du juif dans l'espèce.

Trou dans la *Kulturarbeit* qui ne cesse de produire ses effets d'engouffrement mortifère : pour les survivants, leurs enfants mais aussi toute l'humanité qui aura fait l'expérience de ce franchissement de la limite (cf Agamben in « *Homo Sacer* »)

Alice met ainsi en perspective les guerres coloniales dans l'après-coup de la Shoah, ce qui permet de rendre intelligible les monstruosité qui ont pu se produire, mais aussi les transmissions brisées, conflictuelles voire effacées.

Ainsi ce qui pourrait ressembler à une perspective localisée, réduite à la seule guerre d'Algérie , devient un enjeu beaucoup plus vaste pour la *Kulture* et pour la psychanalyse. A un niveau métapsychologique, l'hypothèse de l'enfouissement dans une **crypte** (Torok et Abraham) à propos de la maladie du deuil , se trouve d'une certaine manière généralisée par le déchirement traumatique de la *Kulture*; il y aurait production de nombreux « sujets cryptophores », ceux qu'Alice nomme « *enfants de l'actuel* ». Caractérisés par une clinique de la prévalence de l'agir sur un fond plus masqué d'apathie, ces sujets peuvent aussi basculer dans la recherche d'une « *identité originelle* » qui pourrait constituer comme un point fixe , une certitude enfin sur laquelle s'appuyer : on retrouve ici la dérive oh combien actuelle de ce qui se présente comme *intégrisme* !

Dans la clinique de ces sujets clivés, déchirés, en souffrance de transmission, le repérage de l'analyste qui s'affronte au déni (à la *verleugnung*) peut se trouver mis à mal : selon Alice ils ne

seraient ni vraiment névrosés, ni pervers ni psychotiques au sens de la forclusion lacanienne du nom du père. Ces patients, se considérant en exil territorial même après plusieurs générations d'immigration, seraient paradoxalement coincés dans une errance qui peut d'ailleurs se présenter comme une stagnation à la mesure de leur impossibilité de s'exiler psychiquement de l'origine.

Chacun réagira en fonction des patients qu'il rencontre, et je dois dire que j'ai eu l'impression d'avoir rencontré certains des patients d'Alice, mais aussi nombre de patients psychotiques qui constituent l'essentiel de mon approche; et la recherche transgénérationnelle des impasses de la transmission peut constituer un levier opérant dans le transfert.

Je dois dire que je rejoins totalement Alice sur la nécessité d'une conduite active mais prudente de la cure comme seule possibilité de faire advenir sur la scène ce qui se trouvait jusque là encrypté, voire même ce qui n'était pas encore du signifiant.

Et au-delà des différences, il me semble bien qu'il se dégage une **méthode** que ce livre transmet tout en témoignant du style d'Alice, de sa disponibilité et de son **offre transférentielle** vis-à-vis de ces « enfants de l'actuel ». Cette offre, qui témoigne du désir de l'analyste, est absolument déterminante, car seul l'espace du transfert peut remettre en mouvement la honte ou la terreur jusque là désubjectivantes et permettre au sujet une réappropriation de son histoire. Alors les signifiants encryptés, cadavérisés peuvent venir se formuler et cesser de faire retour dans le réel du corps ou des agir violents « *quand les ancêtres redoublent de férocité* » (Kateb Yacine).

Encore faut-il, nous dit Alice que la société offre des « **espaces de négociation** » qui permettent ce travail de métaphorisation. Comme on sait, cela n'a rien de spontané et peut se trouver longtemps empêché ou même récusé. Il est remarquable qu'à chaque inflexion de l'histoire récente, que ce soit les révélations d'Aussaresse par exemple ou au contraire l'insistance du déni jusque dans l'écriture falsificatrice de la loi, nous ayons pu accueillir des patients qui se trouvaient en quelque sorte poussés vers la parole.

Ce constat nous engagerait à un certain « *travail de la mémoire* » à mille lieues du « devoir de mémoire » et de son impératif surmoïque produisant une mémoire monumentale, figée, fétichisée qui encrypte les débris de corps et de signifiant; bien au contraire il s'agit de permettre le surgissement d'une mémoire vivante qui laisse sa place à l'oubli et à l'inscription psychique.

L'analyste, et Alice nous le rappelle fortement, aura ainsi à **détruire dans le transfert** « *les représentations simulacres* » qui encombrant le sujet et l'empêchent d'advenir à la vérité de son dire. Ce qui impliquerait aussi pour ceux qui se veulent analystes d'en finir avec leurs propres représentations simulacres dans leur vie mais aussi dans leur inscription dans une transmission analytique. Ceci qui pourrait sembler une évidence constitue en fait un enjeu crucial : comment ne pas constater que le langage peut se figer et devenir ritournelle, et la théorie analytique un monument qui gèle toute pensée vivante et subversive ?

Autant dire qu'il s'agirait d'une tache infinie aussi infinie que la psychanalyse !

L'acte analytique consistera alors à briser les idoles et les simulacres pour remettre la pensée en mouvement. Ainsi Alice insiste avec vigueur ce que Jean Clavreul dans son livre posthume (« *l'homme qui marchait sous la pluie* ») dénonce lui aussi : la dérive « *lacaniste* » qui faisant fi de la clinique comme de toute historicité, ne cesse de vouloir nous fixer dans une structure immuable et dogmatique.

Nombre de patients et d'analystes ont payé un lourd tribut à cette tendance plombante et il me paraît vraiment salutaire que ce livre témoigne d'une autre conception avec une clinique à l'appui.

Il est d'ailleurs hautement probable que les « *histoires limites* » que nous raconte Alice auraient pu rester figées, verser dans la mélancolisation ou au contraire exploser dans la violence, s'il n'y avait pas eu une telle mise de l'analyste en proie lui aussi à la tourmente de l'histoire. Et d'ailleurs Alice évoque dans ce livre les paradoxes douloureux et même les mensonges officiels qui ont détruit pour elle la possibilité de vivre dans une Algérie indépendante qui aurait tenu ses promesses d'ouverture. Il aura fallu du temps pour que cette parole émerge, ou plus exactement soit audible sans être récupérée dans le binaire ami/ennemi ; de façon symptomatique la disparition des juifs en Algérie et « *l'antisémitisme sans juifs* » qui y règne témoignent de cette fermeture à l'Autre.

Il faut ici souligner que s'il y a eu falsification de l'Histoire des deux côtés de la Méditerranée, la volonté en Algérie de faire « **table rase** » du passé et de produire une sorte de moment originaire à partir duquel le peuple renaitrait monolingue, débarrassé d'une diversité culturelle et ethnique considérée comme un vestige colonial, aura produit une violence symbolique qui n'en finit pas de faire retour dans le réel...

Ce faisant nous revoilà plongés dans le registre du Politique, trop souvent rabattu par une certaine doxa comme une extra-territorialité, un simple imaginaire qu'il s'agirait d'éliminer ou de négliger pour « viser le réel ». Bien au contraire, c'est au travers des fictions politiques et de leur capacité à construire des « espaces de négociation » qu'il y aurait une chance pour les processus de subjectivation.

Nous serions ainsi amenés à une conception du Politique qui ne réduise pas le socius à la masse freudienne, où chacun s'identifie au moi-idéal du meneur, mais qui vise la nécessité de produire cette « *fiction acceptable de la démocratie* » qu'imagine Hanna Arendt pour laisser sa chance au sujet dans son inscription problématique au Collectif.

Pari audacieux donc que ce livre porte, au plus près d'un trajet singulier et d'une passion pour la psychanalyse confrontée à l'actuel, mais au plus près aussi des questions cruciales qui travaillent chacun dans son rapport à la transmission de la psychanalyse comme dans sa pratique la plus quotidienne. Comment en effet méconnaître l'actualité du double déni du politique et de la psychanalyse (bien au-delà du « Livre noir »), et la volonté forcenée de la normativisation des pratiques et de l'intrusion de l'Etat biopolitique dans la sphère de l'intime ?

Le livre d'Alice Cherki est donc important à plus d'un titre et relève le défi à partir d'une clinique du transfert et d'une mise sur la psychanalyse en prise avec l'Histoire. Ouvert sur l'avenir d'une transmission, il s'écarte ainsi d'une façon salutaire du propos désabusé de nombre d'analystes qui contemplant l'effondrement de leur monde et en déduisent « gravement » la disparition du sujet de la psychanalyse.

Patrick Chemla